

**La force d'en rire**  
*Quelques Humains*

Marie-Andrée Brault

Number 90 (1), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, M.-A. (1999). Review of [La force d'en rire : *Quelques Humains*]. *Jeu*, (90), 49–52.

## La force d'en rire

C'est à la rencontre de *quelques humains* que la compagnie des Éternels Pigistes convie les spectateurs. Des humains somme toute assez ordinaires, sans destin flamboyant, sans grande mission à accomplir. Issus de milieux différents, ne se connaissant pas, ces hommes et ces femmes sont présentés dans d'assez courts sketches qui offrent, comme le titre de la pièce l'indique, une sorte d'échantillon de l'espèce

humaine, déformé de réjouissante façon, grossissant à la loupe les travers et les ridicules des personnages. Le défi que représente l'élaboration d'une œuvre comme celle-ci réside surtout dans la difficulté à apporter une certaine unité au disparate, à ne pas faire de la pièce une simple galerie de portraits. Or, Pierre-Michel Tremblay a construit sa pièce de telle façon que les liens semblent se créer naturellement. Ses *Quelques Humains* offrent, au-delà de la caricature et du comique de situation, le tableau d'une société qui dérape et

### *Quelques Humains*

TEXTE DE PIERRE-MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : MARIE CHARLEBOIS, ASSISTÉE DE NATHALIE MADORE ; SCÉNOGRAPHIE : FRÉDÉRIC PAGE ; PROJECTIONS : PIERRE DESJARDINS ; COSTUMES : MONIC FERLAND ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; MUSIQUE : DANIEL THIBAUT. AVEC CHRISTIAN BÉGIN, MARIE CHARLEBOIS, PATRICE COQUEREAU, PIERRE PAQUETTE ET ISABELLE VINCENT. PRODUCTION DES ÉTERNELS PIGISTES, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 8 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE 1998 ET REPRISE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 18 FÉVRIER AU 7 MARS 1999.

une sorte de radiographie de nos angoisses. Les problèmes qu'ils éprouvent à établir un contact véritable avec d'autres individus, et les rapports parfois tordus qu'ils entretiennent avec le monde extérieur illustrent de façon éclatante leur difficulté d'être. Les thématiques, avouons-le, ne prêtent pas spontanément à rire. Pourtant, il s'agit d'une comédie (les Éternels Pigistes le soulignent dans le programme), et fort drôle. L'auteur sait mêler admirablement le grave et le dérisoire. Contrairement au théâtre que l'on nous sert parfois et qui tend à désamorcer sans cesse les situations dramatiques par une bonne blague, histoire qu'on ne se pose pas trop de questions, *Quelques Humains* mise sur des situations drôles, où l'on sent poindre, par moments, le tragique.

Le premier tableau donne le ton au spectacle. Une famille modèle des années cinquante, soixante, du type de celle de la défunte série *Papa a raison*, se prépare à faire un pique-nique dans sa propre cour arrière. Maman, parfaite, au sourire éclatant (interprétée de façon mémorable par Isabelle Vincent), prépare les sandwiches avec fillette. Papa, de son côté, discute canifs avec fiston. Quel bonheur que d'appartenir à l'Amérique et à la banlieue, d'avoir son bungalow et une famille unie, propre et bien mise ! Les conversations se déroulent dans une fausse bonne humeur de vieille série américaine, avec les mêmes rires appuyés, les mêmes regards entendus. Le spectateur qui croit assister à une simple parodie, et qui y prend un réel plaisir, se voit cependant déjoué par l'arrivée aussi inopinée que saugrenue d'Édipe, surgi de nulle part afin de livrer son message. Le monde court à la catastrophe et les humains font fausse route, affirme-t-il. Le ton appuyé d'Édipe et sa présence même rompent avec



la scène déjà en place, ce qui vide le personnage de son essence tragique et le rend aussi ridicule que les autres protagonistes. La crainte et la pitié laissent toute la place au rire, d'autant plus que l'arrivée d'Œdipe permet de faire craqueler le vernis qui donnait son apparence de perfection à la famille. Son passage a pour conséquence de mettre au jour d'épouvantables secrets de famille et de provoquer une valse hilarante d'assassinats et de suicides, chacun tuant et se tuant avec entrain. Mais le personnage d'Œdipe demeure plus qu'un ingénieux clin d'œil de l'auteur. Il devient en quelque sorte l'annonceur des souffrances, visibles ou latentes, présentes dans tous les tableaux de *Quelques Humains*. Ces souffrances, filles de l'agitation et du bruit du monde, se manifestent par la grande solitude des personnages et le vide de leur existence.

Le tableau qui se déroule dans un parc public parvient habilement à montrer la quête de sens à laquelle se livrent tous les personnages de Pierre-Michel Tremblay. Au cœur de la scène se trouve un professeur qui a choisi de prendre une année de repos afin de faire le bilan, de voir si cette vie et ce métier lui conviennent toujours. Au hasard de sa promenade au parc, il rencontrera des individus, certains pour le moins originaux, qui, eux, ont réussi à combler le vide de leur existence. Ce tableau permet à l'auteur de développer des personnages comme on a rarement l'occasion d'en voir sur scène et aux comédiens, de plonger avec bonheur dans la démesure. L'homme-oiseau complètement farfelu qu'incarne Patrice Coquereau est difficilement oubliable. Cet

homme qui, à la suite d'une démarche spirituelle, adopte le comportement d'un oiseau, dépasse l'imagination. Torse nu, arborant une tuque et imitant avec un souci du détail ahurissant les mouvements d'un pigeon, Patrice Coquereau s'en donne visiblement à cœur joie. Autre personnage hors proportions rencontré dans ce parc : le marionnettiste frustré refusant de se cantonner dans les spectacles pour enfants qui l'ennuient profondément. Pier Paquette donne, dans ce rôle, un numéro d'acteur remarquable, composant un personnage à la fois terrible et sympathique. À chacun des personnages qu'il croise une voie semble s'ouvrir pour le professeur, qui donnerait un sens nouveau à sa vie : l'exercice physique, la spiritualité, la fuite dans l'imaginaire et, finalement, l'amour. Mais toutes ces options, il les repoussera du revers de la main. Trop terre à terre, trop plein d'un bon sens et d'un réalisme un peu ennuyant, il finira seul avec lui-même et le gouffre de son existence.

La souffrance qui hante *Quelques Humains* devient encore plus tangible avec le tableau des chômeurs. Deux couples d'amis, vivant visiblement d'assurance-chômage ou d'aide sociale, se retrouvent pour passer la soirée. Au programme : « roulage » de cigarette, bière, chips, et misères quotidiennes, dont le manque d'argent n'est pas la moindre. Pierre-Michel Tremblay plonge sans réticence et sans pudeur dans tous les clichés sur les assistés sociaux, sans tenter d'expliquer ou d'excuser ses personnages. Il arrive ainsi à placer le spectateur dans une position pour le moins inconfortable : gêné par son propre rire, il se sent à moitié voyeur et à moitié juge de la situation<sup>1</sup>. Le malaise va en s'accroissant avec le personnage du chômeur rongé par la rage, interprété avec force par Christian Bégin. Occupant tout l'espace de ce tableau dépeignant la misère des petits, il écrase par sa révolte ceux qui l'entourent. Toutes ses pensées gravitent autour de son manque d'argent, méprisant ceux qui en ont et pourtant souhaitant en avoir davantage qu'eux. Il ne se perçoit que comme la victime des riches, convaincu qu'ils tiennent son destin entre leurs mains, qu'ils sont les seuls responsables de son malheur. Si son discours fait sourire au départ, s'il devient parfois absurde et que ses gestes contredisent comiquement ses paroles, sa détresse, elle, est bien réelle. Sa révolte, qui n'en est une que de mots, ne peut que le plonger toujours plus profondément dans le malheur. Dans sa chute, il entraîne sa femme, qui ne peut plus comprendre la rage de son mari. Marie Charlebois, toute en nuances à la fin du tableau, réussit à faire comprendre le désarroi immense de cette femme et sa solitude. Comme les personnages de l'autre Tremblay, les chômeurs de *Quelques Humains* forment « des cellules de tu-seuls ».

À ces scènes de groupes où les idées mêmes de communauté et de communication apparaissent comme des illusions, Pierre-Michel Tremblay greffe des tableaux à un seul personnage qui accentuent la présence envahissante de la solitude. Parmi ceux-ci, retenons le tableau de la mélancolique chronique qui, pour contrer son mal de vivre et mieux le comprendre, décide d'écrire une thèse... sur la mélancolie. Elle décortique ses sentiments et ses pensées, se posant à la fois comme cobaye et comme observateur. Seule, attendant désespérément que quelqu'un lui téléphone tout en niant cette attente,

1. Cette scène et ces personnages ne sont pas sans rappeler le couple Brochu de *Thérèse, Tom et Simon* de Robert Gravel. Le spectateur ressent d'ailleurs, durant ces deux pièces, le même malaise face à son propre rire, les personnages étant à la fois ridicules et pathétiques.

elle n'a que son magnétophone comme confident<sup>2</sup>. Ses réflexions sur sa situation et sa complaisance dans cet enfermement qu'elle se crée plus qu'elle ne le subit en font un personnage dérisoire, bien rendu par le jeu sans pitié d'Isabelle Vincent. En fait, la mélancolique ressemble à bien d'autres personnages de *Quelques Humains*, qui ne savent plus comment traiter leur mal de vivre et ne font qu'adopter, comme des solutions miracles, ce que les modes et les médias nous proposent depuis quelques années : religions orientales, écoute de soi, psycho pop et Guy Corneau ne sont que quelques-uns des remèdes que s'administrent à grandes doses les protagonistes.

Incontestablement, Pierre-Michel Tremblay a le sens de la réplique et le don de souligner le ridicule. Il sait bien reconnaître les travers du genre humain et les pousse à leur comble, jusqu'à l'absurdité parfois, avec des textes savoureux, aux répliques percutantes. Parce que la pièce utilise une structure par sketches et un certain type d'humour, il est difficile d'éviter les rapprochements avec la série télévisée *Un gars, une fille* pour laquelle l'auteur signe des textes. Mais celui-ci réussit à prouver, par le souffle qui anime sa pièce, qu'il n'appartient pas qu'au monde de la télévision et de l'humour, mais aussi à celui du théâtre. Une des grandes réussites de *Quelques Humains* réside sans contredit dans ses personnages. Ce sont avant tout des gens comme les autres, mais qui deviennent ridicules par leurs excès et leurs angoisses frôlant la névrose. La qualité de jeu de tous les comédiens est également remarquable, chacun trouvant dans l'écriture de Tremblay une matière riche pour exploiter un jeu comique parfaitement maîtrisé.

La mise en scène de Marie Charlebois est énergique et repose en grande partie sur le rythme, essentiel à une telle comédie. Les tableaux s'enchaînent efficacement sur fond musical électronique où se fondent les échantillonnages (ou *samplings*) de certaines répliques, ce qui provoque un effet de bruit et de distorsion du réel. Le décor est réduit à sa plus simple expression. Des rangées de pastilles blanches suspendues, qui sont en fait de petits écrans, servent de toile de fond. Y sont projetées, à chaque tableau, des images faisant un clin d'œil à l'action : ce sont des tranches de pain, par exemple, dans le tableau du pique-nique familial, une carte postale, ou simplement de ces cartons de peinture Sico qu'on trouve chez le quincaillier. Les projections sont avant tout ludiques, mais elles réussissent à créer un fort beau tableau dans une scène où il est question de suicide. Les photographies de jeunes femmes qui apparaissent, avec leurs dates de naissance et de mort, donnent d'une certaine façon un visage réel au drame.

Malgré le fait que la dérision préside à ces *Quelques Humains*, la pièce et son propos ne sont pas exempts de toute sensibilité, de toute compassion. S'il est vrai que le spectacle que proposent les Éternels Pigistes est rafraîchissant, il serait tout à fait faux d'en conclure qu'il est sans profondeur. Rares sont ceux qui parviennent avec autant de bonheur et d'intelligence à jouer sur les frontières du rire. **■**

---

2. Cause ou conséquence de la solitude, le rapport aux appareils électroniques semble être, à quelques reprises dans le texte de Pierre-Michel Tremblay, un substitut aux rapports humains. La relation ambiguë qu'entretient un sémiologue avec la télévision (la détestant, mais souhaitant s'en servir comme tribune) et le rôle que joue une caméra vidéo dans un des tableaux apparaissent comme d'autres symptômes des problèmes modernes de communication.